

FRIEDRICH ENGELS. LA SITUATION DE LA CLASSE LABORIEUSE EN ANGLETERRE (1845) : CH. 2 « LES GRANDES VILLES »

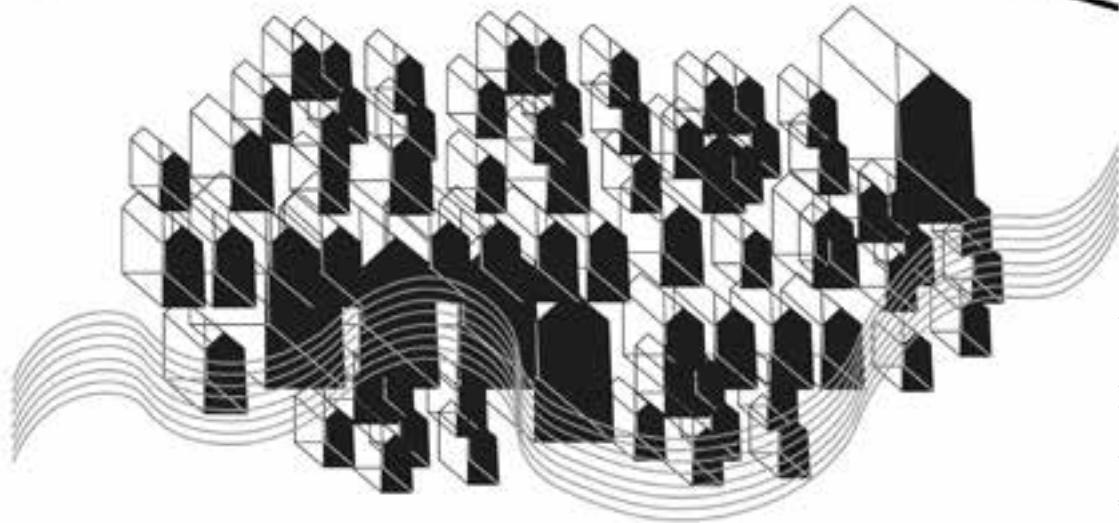
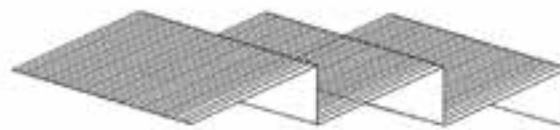
Géraldine Brausch (dir.)*

*Ce texte est issu de l'atelier de lecture critique d'ouvrages classiques de la pensée urbaine, co-organisé par la Maison des Sciences de l'Homme de l'ULg et l'asbl Urbagora en octobre et novembre 2015. Y participaient: Tatiana Falaleew, Antonin Louis Mathieu Leroy, Adrien Louis, Jonathan Collin, Ludovic Demarche, Marc Céard, Roger Nzabahimana, Dominique Roodhooft, Géraldine Brausch (animatrice). Le compte-rendu de l'atelier est disponible sur le site de la MSH-ULg: <http://www.msh.ulg.ac.be/recherche/ateliers/>

Les décennies qui suivent la fin de la seconde guerre mondiale – années de la reconstruction autant que de l'exigence de conditions de vie meilleures pour tous – voient l'Occident s'interroger sur la réalité urbaine qui se dessine. En France, Françoise Choay et Henri Lefebvre vont alors, parmi d'autres, créer un nouveau champ d'étude interdisciplinaire: la recherche urbaine. Afin de fonder leur entreprise, ils se donnent des pères et construisent une histoire des idées concernant la « ville ». Partant du principe que la révolution capitaliste industrielle a totalement bouleversé les réalités urbaines précédentes, qu'il n'y a donc pas de commune mesure entre les « villes » pré-industrielles et les « villes » industrielles, c'est aux premiers penseurs de l'industrialisation capitaliste et aux premiers sociologues du XIX^e qu'ils vont s'adresser. Dans la construction de cet héritage, Friedrich Engels va tenir une place particulière. Il est désigné « comme un des fondateurs de la sociologie urbaine »¹ par Choay qui se réfère d'abord, comme le fera Lefebvre², à son texte de jeunesse *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1845).

1. F. Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Seuil, Paris, 1965. Pour une présentation de cet ouvrage majeur de la pensée urbaine, cf. Mathilde Collin, « Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalisations. Une anthologie* (1965). Un ouvrage phare pour l'analyse des projets urbains», *Dérivations*, n°1, sept. 2015, Liège.

2. H. Lefebvre, *La pensée marxiste et la ville*, Casterman, 1972, Tournai.



Issu d'une riche famille d'industriels spécialisés dans les secteurs du coton et du textile, Engels va, très jeune, observer attentivement la réalité socio-économique nouvelle. En 1842, il part pour l'Angleterre, pays précurseur où se développe pleinement le capitalisme industriel. Deux ans plus tard, alors qu'il a 24 ans, il rédige *La situation de la classe laborieuse*. Dans cet ouvrage sociologique qui, dit-on, sortira Karl Marx de la spéculation philosophique, il examine minutieusement une classe sociale alors en pleine éclosion : le prolétariat. Simultanément, il étudie les « grandes villes » (titre du deuxième chapitre) qui sont, elles aussi, en train de voir le jour. La naissance du prolétariat et des grandes villes (industrielles) est concomitante.

NAISSANCE DU PROLÉTARIAT

Qu'est-ce que le prolétariat ? C'est une classe sociale inédite qui ne peut être comprise par des termes génériques comme « pauvres » ou « travailleurs ». Cette classe est un produit, un effet de l'industrialisation et du capitalisme, eux-mêmes en train de naître. Elle n'existe pas avant eux mais avec eux et par eux. Alors qu'elle émerge, d'autres classes sociales et types d'individu disparaissent : le « travailleur manuel individuel », les paysans et les paysans-artisans mais aussi, dit Engels, la « classe moyenne » ou « petite bourgeoisie ». Ces individus sont en voie de disparition : ils sont ruinés par le développement de l'industrie car ils ne sont plus concurrentiels. Ils ne peuvent produire autant, aussi vite et donc aussi bon marché que les nouvelles machines. La machine (le machinisme), l'utilisation de la force hydraulique et de la force de la vapeur ainsi que la « division du travail » bouleversent la manière de produire des biens. Un autre mode de production apparaît et, avec lui, d'autres types d'individu et de classe sociale.

Le mode de production qui apparaît n'est pas seulement industriel, il est aussi capitaliste. Les machines n'appartiennent pas au travailleur mais à des individus capables de les acheter, ceux ayant un capital (les capitalistes). Au côté du prolétariat, une seconde classe sociale voit donc le jour. Celle-ci possède les machines et les usines, mais aussi les matières premières, les produits finis, les infrastructures, etc. Il y a une centralisation de « la propriété dans les mains d'un petit nombre »³. En face, le

proléttaire est celui qui ne possède plus rien ; il n'est dès lors pas comparable au « travailleur manuel individuel » qui, lui, détenait ses outils autant que le produit de son travail. Le proléttaire n'a plus rien sinon sa force de travail qu'il va vendre contre un salaire. De manière tendancielle, il n'existe donc plus que deux classes sociales en présence : les capitalistes et les prolétaires.

Une telle transformation n'est pas seulement socio-économique, elle est aussi culturelle. L'avènement de la société capitaliste industrielle engage une transformation radicale des modes de vie. De même, par exemple, que les corporations médiévales constituaient une organisation du travail (de la production des biens) autant qu'un mode de vie, tout mode de production produit une culture (au sens large : un mode de vie). Engels évoque ainsi la disparition du « bon vieux temps », de « cette bonne vieille Angleterre » (« Old merry England »), culture stable et dominante pendant longtemps, qu'on ne connaît sans doute plus qu'à travers le récit des grands parents, et encore.

NAISSANCE DES GRANDES VILLES (INDUSTRIELLES)

Pour saisir ce qu'est la classe proléttaire, Engels enquête là où elle se trouve la plus développée, c'est-à-dire là où le nouveau mode de production a démarré : en Angleterre. Les nouveaux lieux de production (usines, mines, etc.), l'organisation et les conditions de travail sont évidemment observés à la loupe mais c'est d'abord aux grandes villes qu'il s'intéresse⁴. « C'est dans les grandes villes que l'industrie et le commerce se développent le plus parfaitement, c'est donc là, également, qu'apparaissent le plus clairement et le plus manifestement les conséquences qu'ils ont pour le prolétariat »⁵. Milieu privilégié de l'industrie, où de facto les prolétaires sont « centralisés », les « grandes villes » rassemblent l'ensemble du prolétariat. Elles constituent donc le terrain d'observation idéal pour qui veut saisir ses conditions de vie⁶.

[situation_classe_ouvrière.pdf](#)

4. Les diverses branches du prolétariat (ceux de l'industrie proprement dite, des mines, de l'agriculture, ...) ainsi que les mouvements ouvriers sont analysés dans les chapitres qui succèdent à celui qui nous préoccupe ici, celui consacré aux « grandes villes ».

5. Op. cit., p. 36.

6. Il convient de préciser que si les grandes villes constituent le terrain d'enquête adéquat pour rencontrer le prolétariat naissant, Engels affirme également la nécessité

3. Nous utilisons ici la version publiée en ligne dans la collection « Les classiques des sciences sociales » : http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_friedrich/situation/

L'enquête sociologique proposée par Engels relève ainsi de la sociologie générale – il s'agit bien d'observer d'abord et avant tout une classe sociale en gestation. Mais cette enquête se fait sociologie urbaine dans la mesure où, premièrement, son terrain est urbain (il n'est rural que de manière secondaire) et, deuxièmement, elle va décrire la ville en train de se constituer et/ou de se métamorphoser. Engels offre ainsi une socio-histoire de la «ville».

La «grande ville» désigne autant les grandes villes anciennes comme Londres que des grandes villes nouvelles en pleine constitution, Manchester par exemple. En réalité, leur historicité, leur ancienneté, importe peu : toutes les villes sont reconfigurées et/ou produites par l'industrie capitaliste. Pour comprendre les métamorphoses des espaces de vie, il faut alors suivre les mouvements du nouveau système de production : localisation des machines, des matières premières, des voies de circulation (fleuves, routes, chemins de fer, ports), de la main d'œuvre, des bourses, etc. Les éléments qui composent le capitalisme industriel (machines, main d'œuvre, etc.) et leurs mouvements (déplacements et installations) permettent d'appréhender ce qu'Engels entend par «grande ville». Voici comment Engels explique l'apparition d'une ville (industrielle) :

« Le grand établissement industriel exige de nombreux ouvriers travaillant en commun dans un bâtiment ; ils doivent habiter en commun : pour une usine moyenne, ils constituent déjà un village. Ils ont des besoins et, pour la satisfaction de ceux-ci, il leur faut d'autres gens ; les artisans affluent : tailleurs, cordonniers, boulangers, maçons, et menuisiers, affluent. Les habitants du village, surtout la jeune génération, s'habituent au travail en usine, se familiarisent avec lui, et lorsque la première usine, comme on le conceoit, ne peut pas tous les occuper, le salaire baisse et la conséquence, c'est que de nouveaux industriels viennent s'installer. Si bien que le village devient une petite ville et la petite ville, une grande. Plus grande est la ville, plus grands sont les

d'évaluer l'influence que la ville a sur ceux-ci. La «grande ville» est dès lors autant un terrain d'enquête adéquat qu'un facteur influençant le mode de vie du prolétariat. On retrouve ici une idée qui connaîtra un succès retentissant dans la pensée urbaine : la ville est agissante, elle induit et produit des comportements et manières d'être. Tout en la formulant, Engels nuancera toutefois cette idée et en soulignera les dérives.

avantages de l'agglomération. On a des voies ferrées, des canaux et des routes ; le choix parmi les travailleurs expérimentés devient toujours plus grand ; en raison de la concurrence que se font entre eux les gens du bâtiment et aussi les fabricants de machines, que l'on a immédiatement sous la main, on peut fonder de nouveaux établissements à meilleur marché que dans une région éloignée, où l'on devrait transporter d'abord le bois de construction, les machines, les ouvriers du bâtiment et les ouvriers d'industrie ; on a un marché, une bourse où se pressent les acheteurs ; on se tient en relations directes avec les marchés livrant la matière brute ou prenant livraison des produits finis. D'où l'essor étonnamment rapide des grandes villes industrielles.»⁷

Une industrie en appelle ainsi une autre. La seconde profite des installations et avantages de la première. Expliquant de la sorte la naissance des villes (industrielles), Engels explique en même temps une réalité socio-économique nouvelle. L'une ne va pas sans l'autre. Dégager le développement d'une ville, c'est aussi, par exemple, mettre au jour le jeu sur les salaires. Lorsque la main d'œuvre devient trop abondante (pour le nombre de postes à pourvoir), certains se retrouvent sans emploi et constituent un «volant de chômage». Ce phénomène met les travailleurs en concurrence et conduit les employeurs à baisser les salaires (il y aura toujours bien quelqu'un pour accepter un travail mal rémunéré). La main d'œuvre abondante et le «volant de chômage» attirent de nouvelles entreprises. A l'inverse, un pôle urbain industriel trop cher fait fuir les nouvelles entreprises qui s'installeront ailleurs et, pourquoi pas, dans des campagnes où «le salaire y est immédiatement plus bas». C'est alors que la campagne s'urbanisera.

On le voit, la naissance, le développement et la transformation des espaces (urbains et ruraux) sont structurellement liés au mode de production. On ne peut donc comprendre la naissance des «villes industrielles» sans comprendre l'industrialisation. Par conséquent, la «ville» industrielle n'est pas la «ville» romaine ou la «ville» médiévale. Par conséquent aussi, Engels nous montre combien les réalités urbaines sont des réalités sociétales globales. Dès lors, si sociologie ou histoire urbaine il y a, elle ne peut être que sociologie ou histoire générale.

7. Op. cit., p.35.

LE PROLÉTARIAT DANS LES GRANDES VILLES

On l'a dit, Engels prend les grandes villes comme terrain d'enquête (Londres, Manchester, Dublin, Edimbourg, etc.) pour découvrir la situation du prolétariat. Ce faisant, il observe la ville dans son organisation propre. La réalité sociale et la réalité urbaine sont intrinsèquement liées. Parmi les phénomènes socio-urbains mis au jour par Engels, nous relevons : une surpopulation souvent très forte dans les quartiers ouvriers et dans les habitations de ces quartiers ; des conditions de vie extrêmement dures dans ces quartiers et habitations : froid, faim, manque de vêtements, maladie, manque ou absence de mobilier dans les habitations qui, bien souvent, sont délabrées, manque d'hygiène (absence d'égout, rues en terre battue où s'entassent les immondices) et d'aération (espaces étroits non aérés) ; de nombreux sans-logis ; ...

Les conditions de vie et, parmi elles, celles du logement sont catastrophiques. Mais Engels ne s'en tient pas qu'à cela, il perçoit des phénomènes qui ont encore un large écho dans notre actualité. Au sein de la « grande ville », il voit ainsi :

- **L'atomisation des individus**, la solitude de la grande foule (« indifférence brutale », « isolement insensible de chaque individu (...) dans la cohue de la grande ville »). Il y a une tension dialectique entre le rassemblement immense d'individus que constitue la grande ville (une « centralisation énorme (...) en un seul endroit ») et en même temps une grande solitude, une « atomisation du monde », une « désagrégation de l'humanité en monades ».
- **La « guerre sociale »**, la « guerre de tous contre tous » : « les gens ne se considèrent réciproquement que comme des sujets utilisables ; chacun exploite autrui, et le résultat c'est que le fort foule aux pieds le faible et que le petit nombre de forts, c'est-à-dire les capitalistes s'approprient tout, alors qu'il ne reste au grand nombre des faibles, aux pauvres, que leur vie et encore tout juste ». On a bien deux groupes sociaux qui se font face : les capitalistes contre les prolétaires pauvres (qu'ils exploitent). Mais on a aussi, au sein de chaque classe, une guerre interne : les riches se font concurrence entre eux, les pauvres se font aussi concurrence (pour avoir un emploi). Dans cette dernière guerre (celle entre prolétaires exploités) se joue l'avenir du mouvement

ouvrier : l'union et la collaboration seront une arme majeure.

– **L'invisibilisation des prolétaires** : les conditions de vie du prolétariat et le prolétariat lui-même sont rendus invisibles aux yeux de la bourgeoisie. Sans doute ne veut-elle pas voir les travailleurs qu'elle exploite et les effets de cette exploitation. Diverses techniques d'invisibilisation sont relevées. 1) La police et les règlements de police : la police veille à ce qu'un pauvre, s'il venait à avoir faim ou froid et à mendier, ou s'il venait à mourir, ne le fasse pas là où il gènerait la bourgeoisie⁸. 2) Une deuxième consiste à aménager l'espace et à répartir les individus dans l'espace afin qu'ils ne se côtoient pas. Ce que nous nommons aujourd'hui ségrégation socio-spatiale. Ainsi, par exemple, à Manchester, « la ville elle-même est construite d'une façon si particulière qu'on peut y habiter des années, en sortir et y entrer quotidiennement sans jamais entrevoir un quartier ouvrier ni même rencontrer d'ouvriers, si l'on se borne à vaquer à ses affaires ou à se promener. (...) les quartiers ouvriers – par un accord inconscient et tacite, autant que par intention consciente et avouée – sont séparés avec la plus grande rigueur des parties de la ville réservée à la classe moyenne, ou bien alors, quand c'est impossible, dissimulés sous le manteau de la charité ». La classe ouvrière est isolée, « tenue à l'écart des grandes rues », du centre et des quartiers habités ou utilisés par la bourgeoisie. Ayant pris soin de décrire dans le détail l'aménagement de l'espace, Engels affirme ensuite qu'il constitue « un art délicat de masquer tout ce qui pourrait blesser la vue ou les nerfs de la bourgeoisie ». Cette ségrégation est-elle volontaire ou est-elle le fait du hasard ? Engels émet un sérieux doute à ce sujet ; son ironie est palpable. 3) L'invisibilisation du prolétariat ne se fait pas seulement à travers la répartition dans l'espace et le contrôle policier mais aussi à travers les discours : tout ne peut et ne doit pas être dit :

« Durant mon séjour en Angleterre, la cause directe du décès de vingt à trente personnes a été la faim, dans les conditions les plus révoltantes, et au moment

⁸. « S'il est assez heureux pour trouver du travail, c'est-à-dire si la bourgeoisie lui fait la grâce de s'enrichir à ses dépens, un salaire l'attend, qui suffit à peine à le maintenir sur cette terre ; ne trouve-t-il pas de travail, il peut voler, s'il ne craint pas la police, ou bien mourir de faim et là aussi la police veillera à ce qu'il meure de faim d'une façon tranquille, nullement blessante pour la bourgeoisie. » (op. cit., p.38)

de l'enquête mortuaire, il s'est rarement trouvé un jury qui ait eu le courage de le faire savoir clairement. Les dépositions des témoins avaient beau être limpides, dépourvues de toute équivoque, la bourgeoisie – au sein de laquelle le jury avait été choisi – trouvait toujours un biais qui lui permettait d'échapper à ce terrible verdict : mort de faim. La bourgeoisie, dans ce cas, n'a pas le droit de dire la vérité, ce serait en effet se condamner soi-même. » (p. 39)

– **La pollution et l'inégalité face à la pollution.** Diverses nuisances que l'on nomme aujourd'hui « pollution » sont déjà pointées par Engels. Mais il signale aussi, en même temps, l'inégalité face à ces pollutions. Les prolétaires sont bien plus que les bourgeois soumis aux pollutions. Ainsi, par exemple, l'évacuation des déchets ménagers, eaux usées ou même cadavres d'animaux n'est pas assurée dans les quartiers pauvres ; ce qui conduit à la prolifération de bactéries et de maladies. Quant aux fumées d'usine qui rendent parfois l'air irrespirable ou à la contamination des eaux par l'industrie, ce sont encore les ouvriers qui y sont le plus exposés. Les quartiers ouvriers sont en effet installés dans les sites où les pollutions sont les plus fortes (près des usines, dans les quartiers exposés aux fumées, près des cours d'eau pollués, etc.) tandis que les quartiers bourgeois se trouvent dans les sites les plus aérés et les moins exposés.

– **La rentabilisation de l'espace (bâti) et la spéculation.** Dans bien des villes observées, Engels voit un développement anarchique des quartiers ouvriers. La construction se fait la plupart du temps sans plan et dans le moindre espace disponible, ce qui entraîne un habitat hyper dense, des rues étroites, une absence d'espace empêchant l'air de circuler et à la lumière d'entrer, etc. Ce sont aussi les constructions des cottages qui sont mal faites. Les logements sont extrêmement fragiles et sont volontairement construits de la sorte. Pour diverses raisons (économie sur les matériaux, entrepreneurs locataires et non propriétaires des terrains sur lesquels ils construisent⁹), les cottages sont volontairement construits pour une durée de vie limitée : « on calcule généralement que les logements ouvriers ne sont habitables en moyenne que quarante ans ». Il y va d'une sorte d'obsolescence programmée du bâtiment. A l'époque d'Engels ce sont les logements ouvriers qui ont une durée de vie programmée, aujourd'hui

ce sont aussi des bâtiments publics comme, par exemple, la tour des finances à Liège¹⁰. Engels souligne par ailleurs le phénomène de spéculation foncière dans les grandes villes. Spéculation sur les terrains et quartiers les mieux situés (les plus aérés par exemple) mais aussi parfois sur les quartiers anciens centraux où vivent habituellement les pauvres. « Gentrification » avant l'heure ? Quoi qu'il en soit, Engels démontre comment la spéculation sur les terrains constitue un facteur majeur dans les phénomènes d'expropriation des classes pauvres¹¹.

– **Urbanisation des campagnes et développement des « banlieues »** : les campagnes sont de plus en plus construites. Si une industrie s'installe en milieu rural, elle induit nécessairement une forme d'urbanisation. Le phénomène est tel qu'Engels affirme : « (...) chaque nouvelle industrie créée à la campagne porte en soi le germe d'une ville industrielle. S'il était possible que cette folle activité de l'industrie durât encore une centaine d'années, chaque district industriel d'Angleterre ne serait plus qu'une seule ville industrielle et Manchester et Liverpool se rencontreraient à Warrington ou Newton ». A côté de cette urbanisation des campagnes, c'est aussi le développement de périphéries ou banlieues qu'Engels perçoit : périphéries ouvrières et périphéries bourgeois (situées dans des lieux verts et aérés, etc.).

– **L'hygiène physique et l'hygiène morale/mentale.** Engels, comme beaucoup d'observateurs de l'époque, décrit des conditions physiques déplorables mais aussi des conditions morales « douteuses ». Les conditions de vie des populations ouvrières et la concentration de celles-ci généreraient du vice. Etrange affirmation – courante à l'époque – qui semble présupposer, d'une part, une moralité « bourgeoise », d'autre part, un lien de cause à effet entre hygiène physique et hygiène mentale. Le « vice » n'est-il pas défini ici à l'aune d'une norme morale bourgeoise ? Par ailleurs, Engels adopte-t-il les liens de cause à effet souvent établis alors entre hygiène physique et hygiène morale et l'affirmation consécutives selon laquelle la dégradation du milieu urbain amène une dégradation de la morale (quartiers ouvriers = quartiers du vice) ? Engels dénonce pourtant ces discours, celui du Dr Carlyle

10. Le secteur de la construction est devenu un secteur clef de l'économie capitaliste comme le démontre aujourd'hui le géographe marxiste David Harvey.

11. Il déployera ce thème plus en détail dans un opuscule intitulé « La question du logement » (1872).

9. Le terrain peut être loué par un entrepreneur à un propriétaire pour une durée de 20 à 90 ans.

par exemple ou, plus généralement, ceux de l'hygiénisme alors en train de se développer.

CONCLUSION DU CHAPITRE 2

A l'issue de ce chapitre sur « Les grandes villes » et, plus précisément, sur la situation de la classe laborieuse dans les grandes villes, Engels invite à examiner « les causes de cette situation ». Il enchaîne sur un chapitre consacré à « La concurrence » et ira, dans cet ouvrage et dans les suivants avec Marx, vers une description fine du système industriel capitaliste. Les « causes » des conditions de vie du prolétariat ne seraient donc pas à chercher, comme on l'entend alors souvent, du côté de l'aménagement de l'espace (de l'urbanisme). On ne peut donc imputer à Engels l'idée que les conditions de vie du prolétariat soient le fait d'une ville et d'un logement mal organisés. Ceux-ci ne sont que des phénomènes périphériques par rapport à des causes systémiques qu'il ne cessera de creuser. Dès lors, et malgré certaines affirmations induisant une influence de la grande ville sur le prolétariat, Engels évite le piège dans lequel bien des pensées philanthropiques et hygiénistes, bien des pensées urbaines aussi, sont tombées : en surestimant l'impact du milieu (urbain) sur les dispositions physiques et morales d'un individu, elles en ont conclu qu'il fallait transformer ce milieu ou cet environnement pour transformer les dites dispositions. Pour l'énoncer autrement, la modification des conditions de vie en ville rendrait possible la modification des conditions sociales. Tour de passe-passe commode, comme le perçoit Engels, pour éviter d'affronter le système socio-économique lui-même. Si certains affirmeront qu'il faut « changer la ville » pour transformer les conditions de vie de la classe laborieuse, Engels, plus lucide, s'en tiendra à démontrer qu'il faut changer le mode de production.

